

LES AIGUILLES ROUGES

un film de JEAN-FRANÇOIS DAVY





OPENING PRÉSENTE

LES AIGUILLES ROUGES

Un film écrit et réalisé par Jean-François DAVY



DISTRIBUTION

Carrere Distribution

50, avenue du Président Wilson, Bât. 204

93214 La Plaine Saint-Denis

Tél : 01 49 37 78 00 - Fax : 01 49 37 77 70

Germinal Anton - Directeur de la Distribution

Céline COJEAN - Responsable Sud

Tél.: 01 49 37 77 43 ou 77 59 - Fax : 01 49 37 77 70

celine.cojean@carrere.net

Laure FOURREAU - Responsable Nord

Tél: 01 49 37 77 56 ou 78 86 - Fax: 01 49 37 77 70

laure.fourreau@carreregroup.com

Jules SITRUK, Damien JOUILLEROT, Jonathan DEMURGER, Pierre DERENNE,
César DOMBOY, Jules Angelo BIGARNET, Raphaël FUCHS-WILLIG, Clément CHEBLI

UN FILM DISTRIBUÉ PAR CARRERE DISTRIBUTION

DURÉE DU FILM : 1H33

SORTIE NATIONALE LE **MERCREDI 10 MAI 2006**

www.les aiguilles rouges - le film.com

RELATIONS PRESSE

213 Communication

Laura Gouadain - Emilie Maison

3, avenue Georges Pompidou

92150 Suresnes

Tél. : 01 46 97 03 20 - Fax : 01 45 06 02 33

welcome@213communication.com

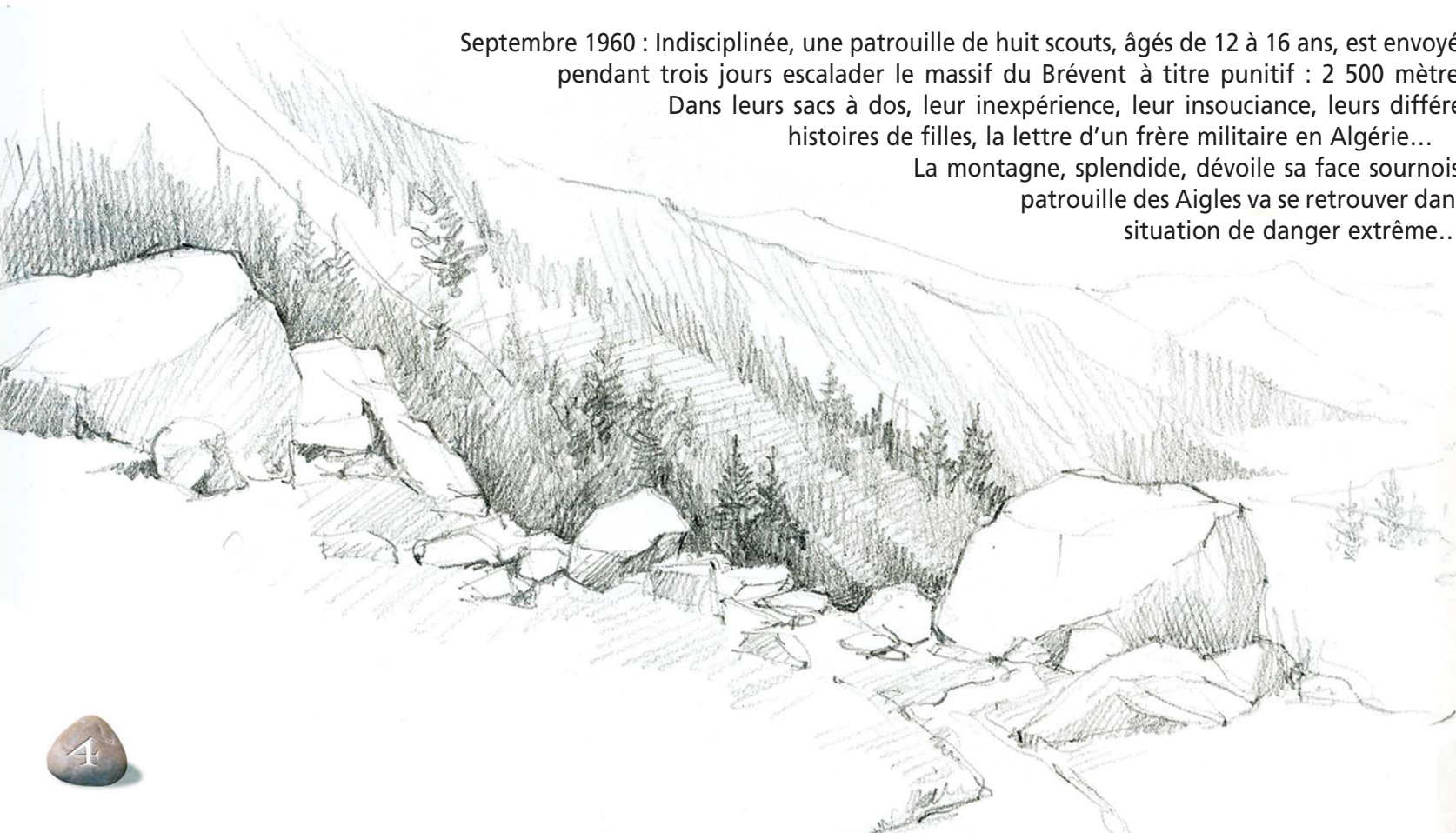


SYNOPSIS

Septembre 1960 : Indisciplinée, une patrouille de huit scouts, âgés de 12 à 16 ans, est envoyée en randonnée pendant trois jours escalader le massif du Brévent à titre punitif : 2 500 mètres d'altitude !

Dans leurs sacs à dos, leur inexpérience, leur insouciance, leurs différences, leurs histoires de filles, la lettre d'un frère militaire en Algérie...

La montagne, splendide, dévoile sa face sournoise et la patrouille des Aigles va se retrouver dans une situation de danger extrême...



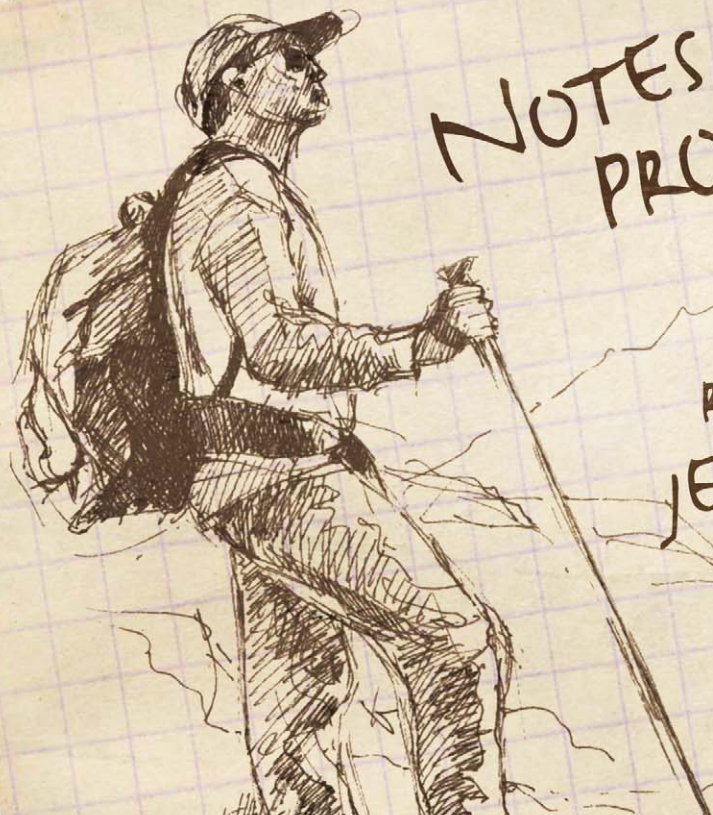


La tension grimpe rapidement entre ces huit garçons que tout oppose : caractères, origines sociales, perspectives d'avenir. Bientôt perdus dans des gorges abruptes, les Aigles sont confrontés au froid, à la faim qui les tenaille autant qu'à la peur qui les gagne...

A la recherche d'une issue, le groupe se divise, et l'un d'eux disparaît dans l'eau glacée d'un torrent... Les secours enfin déclenchés, une course contre la montre s'engage pour tenter de sauver les garçons prisonniers de l'immense piège qui s'est refermé sur eux...

NOTES DE
PRODUCTION

RACONTÉES PAR
JEAN-FRANÇOIS
DAVY





RETOUR AUX SOURCES

Avant les *Aiguilles rouges*, je n'avais pas réalisé de film depuis vingt-trois ans ! En 1983, *Ça va faire mal* avait été un échec commercial et c'est à cette époque que je me suis intéressé à la vidéo.

Comme j'étais collectionneur dans l'âme, j'ai commencé à acheter des droits de films et je me suis lancé dans le métier d'éditeur. De temps en temps, j'essayais d'écrire un script, de me remettre sur un projet, mais mon activité de chef d'entreprise m'a complètement absorbé. Plus les années passaient, plus cela devenait difficile. Récemment, je me suis dit que si je ne refaisais pas de cinéma maintenant, je n'en ferais certainement jamais plus. Or, il y avait toujours en moi un petit garçon qui refusait de mourir. J'ai donc pris le taureau par les cornes. J'ai décidé de réaliser et de produire contre vents et marées cette aventure vécue à l'âge de 15 ans qui m'avait profondément marqué. J'ai écrit la première mouture du scénario en pensant qu'il pourrait être assez facile de raconter cette histoire de gamins. Cela pouvait provoquer une jolie rencontre avec le public et puis j'avais produit avec bonheur *La meilleure façon de marcher* de Claude Miller avec Patrick Dewaere et Patrick Bouchitey (qui n'est pas tout à fait un film d'enfants, mais qui se déroule dans un centre de vacances).

Je pensais tenir là l'occasion de faire un film à petit budget – je me trompais lourdement ! – mais c'est ainsi que l'idée a germé. A cinquante ans, j'avais envie de me servir de mon vécu pour en tirer des scénarios... Lors de ma première carrière de cinéaste, je m'étais essayé à différents genres cinématographiques réalisant à la force du poignet une œuvre pour le moins éclectique...

DE LA RÉALITÉ...



UNE HISTOIRE VRAIE

Les événements racontés dans ce film ont vraiment eu lieu. Cela m'est arrivé en juillet 1960 et tout s'est précisément passé comme nous le montre le film. Si la chronologie de l'histoire a été respectée, j'ai également nourri mon scénario d'autres éléments afin de le rendre plus dense.

A l'époque, l'itinéraire que nous avons suivi est exactement celui retracé à l'écran et la plupart des anecdotes évoquées dans le film sont arrivées. Comme par exemple, la scène où les garçons forcent la porte d'une boutique de souvenirs et « empruntent » quelques marchandises. C'est la première fois que je la raconte car, à l'époque, c'était resté secret !





... À LA FICTION

Ce n'était pas bien méchant, mais nous avons eu l'impression d'avoir commis un forfait majeur... Si je me suis souvenu – heure par heure – de ces quatre journées passées en montagne sans pouvoir fermer l'œil, j'ai aussi appris des choses en tournant le film. J'ai ainsi retrouvé l'un des guides qui avait sauvé Eric et qui m'a raconté ce à quoi je n'avais pas assisté. Je me suis rendu compte, en revenant sur les lieux, des vrais dangers auxquels notre patrouille avait été exposée. Pendant le tournage, on a passé notre temps à se casser la figure ! Il a été impossible d'aller là où l'on était passé à l'époque, même encadré par des guides ! J'ai alors pris conscience des risques considérables qu'on avait encourus. On aurait pu tous y passer !



LE TEMPS DE L'ÉCRITURE

Il y a dix ans, lorsque j'ai proposé le scénario des *Aiguilles rouges*, personne ne semblait passionné par cette aventure de gamins perdus dans la montagne. On me rétorquait que l'histoire pouvait aussi bien être contemporaine, alors que la guerre d'Algérie faisait partie intégrante de mon récit.

Entre-temps, ma vie personnelle a changé et l'envie de refaire des films est redevenue très forte. J'ai alors rencontré Isabelle Fauvel, d'Initiative Films, qui met en relation des scénaristes avec des réalisateurs et des producteurs. Je lui ai dit que je cherchais un co-scénariste pour travailler sur un autre projet, *La Fiancée de Papa*. Elle a voulu lire tout ce que j'avais dans mes tiroirs. C'est ainsi qu'elle a découvert le script des *Aiguilles rouges* qui lui a paru intéressant. Grâce à elle, j'ai rencontré une jeune scénariste d'origine italienne, Gaïa Guasti, avec qui nous avons établi une belle collaboration. Elle a su analyser certains déséquilibres de mon scénario. Elle m'a posé énormément de questions sur toutes les âneries que l'on faisait à l'époque, et sur tout ce qui pouvait nourrir le film. En partant de ces souvenirs, elle a pu restructurer le scénario. Elisabeth Diot nous a alors rejoints pour peaufiner l'écriture.

J'ai été ravi de ces collaborations. Dès qu'on travaillait une scène, je m'en remettais aussitôt à ma mémoire et j'ai ainsi retrouvé tous les détails de ce qui s'était passé quarante-cinq ans plus tôt !

S'il a fallu attendre dix ans pour que ce projet voit enfin le jour, c'est parce que je me suis doté, avec mon entreprise de vidéo, des moyens nécessaires au financement du film. Je redémarrais dans le métier de réalisateur et il était difficile de faire adhérer les partenaires habituels du cinéma français à cette aventure. J'ai donc pris tous les risques financiers et artistiques, ce qui était à la fois excitant et forcément angoissant !

J'ai été pour cela fortement soutenu par les collaborateurs de mon entreprise. Heureusement pour la trésorerie de ma société, Canal Plus, Cinécinéma et la Région Rhône-Alpes sont devenus partenaires du film après vision du résultat.



ESPRIT DE TROUPE

Même si le scoutisme n'est pas le sujet principal du film, ce mouvement a beaucoup compté dans ma vie. J'ai commencé louveteau à l'âge de 8 ans, puis j'ai été scout pendant une dizaine d'années. J'ai d'ailleurs continué après la mésaventure des *Aiguilles rouges*.

Mon premier film date de cette époque. Je l'ai réalisé à l'âge de 15 ans, en 8 mm, avec ma patrouille : il s'agissait d'un film policier, sonore, d'une heure environ, *Vernay et l'affaire Vanderghen*.

La patrouille scout est un groupe de huit ou neuf garçons. Une troupe en compte environ une quarantaine. Les mentalités variaient beaucoup d'une patrouille à l'autre. Dans la nôtre, nous étions plutôt anars, déconneurs, et curieux. Nous nous posions des questions à propos de la religion, questions que l'on retrouve d'ailleurs souvent avec humour dans le film.

Etre scout, c'était une formidable école de débrouillardise. On apprenait des tas de choses, nous étions proches de la nature, mais on était aussi agacés par les côtés paramilitaire et religieux.

Je ne m'attarde d'ailleurs pas trop sur cet aspect dans le film. J'ai voulu effacer le côté « scout toujours » : au bout de quelques séquences, les enfants se débarrassent de leurs uniforme et ils redeviennent avant tout des gamins comme les autres...

Ce qui était vraiment grave à l'époque où j'ai situé le film, c'était la guerre d'Algérie que j'ai voulu omniprésente tout au long du récit.

Les origines sociales très variées des membres de la patrouille permettaient de créer un microcosme où se confrontaient les différences, les rivalités mais aussi les amitiés et une vraie solidarité.

ENFANTS DE LA FRANCE

Notre groupe de garçons était composé d'un fils de commerçants, d'un réfugié qui avait dû fuir l'Algérie, d'un fils de surveillant général d'un grand lycée parisien, d'un fils d'ouvrier... C'est une palette assez juste des diverses couches sociales de l'époque. En fait, nous étions neuf dans cette patrouille. J'en ai supprimé un parce qu'il faisait double emploi. J'ai même essayé de ramener l'ensemble des protagonistes à sept, car au cinéma c'est un chiffre magique : *Les 7 Mercenaires*, *Les 7 Samouraïs*... mais je n'y suis pas arrivé. Ce qui prouve d'une certaine manière que les huit présents à l'écran sont tous indispensables à l'histoire. J'ai changé leurs noms mais j'ai conservé les surnoms comme celui de « Tatave » et de « L'Arsouille »... J'ai également utilisé les expressions de l'époque comme « chocmol » ou « c'est dégueulbif », pour que l'on reste dans le langage des années 60. Je tenais beaucoup à ce que les jeunes d'aujourd'hui puissent s'identifier avec les préoccupations de ces personnages et que leurs parents se reconnaissent et se replongent dans cette époque avec plaisir.

Moi, j'étais un peu comme Patrick (Jonathan Demurger), mon personnage dans le film : je ne vivais pas tellement au présent mais plutôt dans le futur, dans mes projets, dans mes rêves. Je me souviens avoir vécu cette aventure de façon un peu irréelle. Je crois que tous les autres l'ont également vécue, à leur manière, comme une fiction.

J'ai essayé de retrouver la personnalité des garçons que j'avais connus à cette époque et de rester proche de leur caractère, même s'il est possible qu'avec le temps ils se soient un peu transformés dans ma mémoire. Le vrai Jean-Pierre (Damien Jouillerot) était une grande gueule, son frère n'était pas en Algérie mais étudiant en médecine. Eric (Pierre Derenne) était toujours un peu en arrière, en rivalité avec Patrick...

Il y a dix ans, quand j'ai écrit la première mouture du scénario des *Aiguilles rouges*, j'ai revu Eric et Jean-Pierre. On a dîné ensemble et ça m'a fait un drôle d'effet. On ne s'était pas revu depuis trente ans... Ça m'a troublé par rapport à l'image que





j'avais gardée d'eux. Je n'ai donc pas voulu renouveler l'expérience. Maintenant que le film est terminé, cela m'amuserait de tous les retrouver. Sur le tournage, je me suis particulièrement lié d'amitié avec Jonathan Demurger, probablement du fait qu'il joue mon personnage. Il s'est créé entre nous un rapport filial, je suis devenu une sorte de père bis. Il m'a souvent confié : « J'arrive à te dire des choses que je ne dis à personne d'autre. » On s'amusait pendant le tournage à ne se parler qu'à la première personne : « Comment je vais ce matin ? – Moi, je vais bien, et moi ? »... Nous avions une complicité formidable, comme avec tous les autres comédiens d'ailleurs. Je vais sans doute produire le prochain court-métrage de Damien Jouillerot. Avant les *Aiguilles rouges*, j'avais trois garçons. Maintenant, j'en ai onze ! Je vais pouvoir former une équipe de foot...

LA MONTAGNE. UN PERSONNAGE À PART ENTIERE

L'autre star du film est la montagne. C'est d'ailleurs elle qui nous a coûté le plus cher ! Splendide, séduisante, indomptable et terriblement dangereuse, elle symbolise d'une certaine manière l'élément féminin. C'est la femme dans toute sa splendeur, dans ce qu'elle peut avoir de dangereux et d'inaccessible.

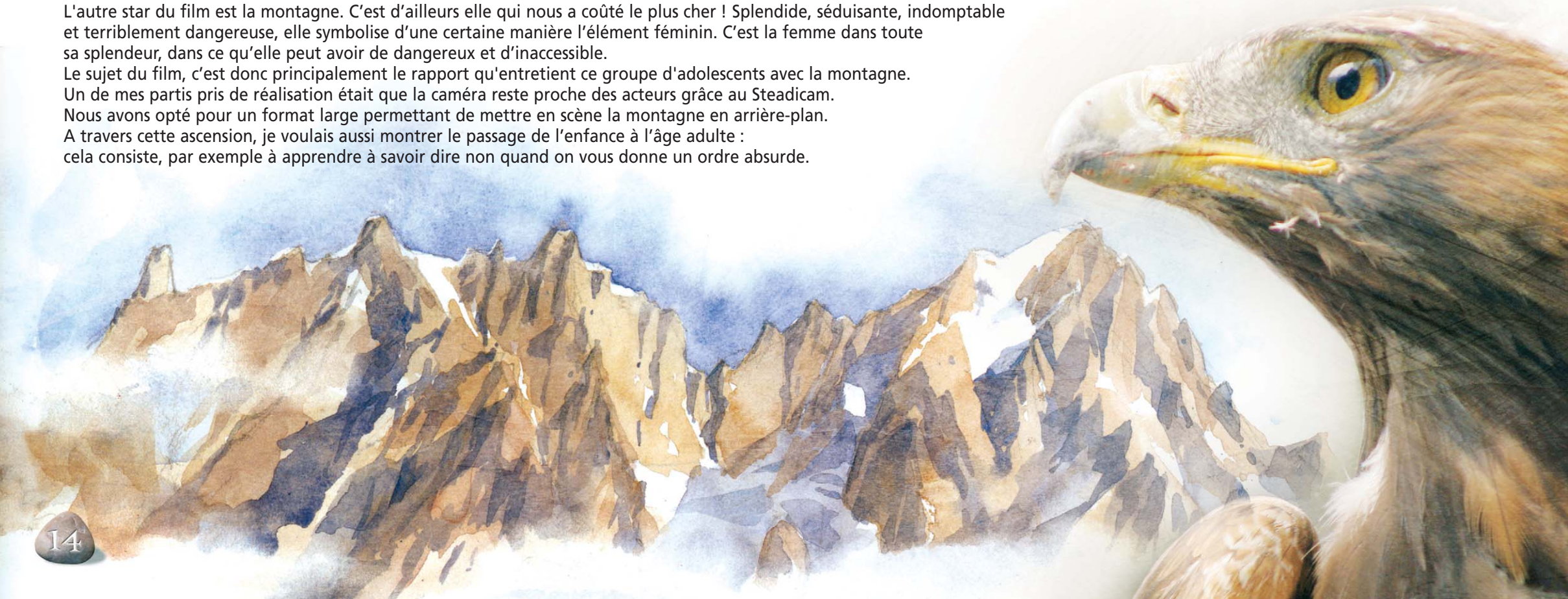
Le sujet du film, c'est donc principalement le rapport qu'entretient ce groupe d'adolescents avec la montagne.

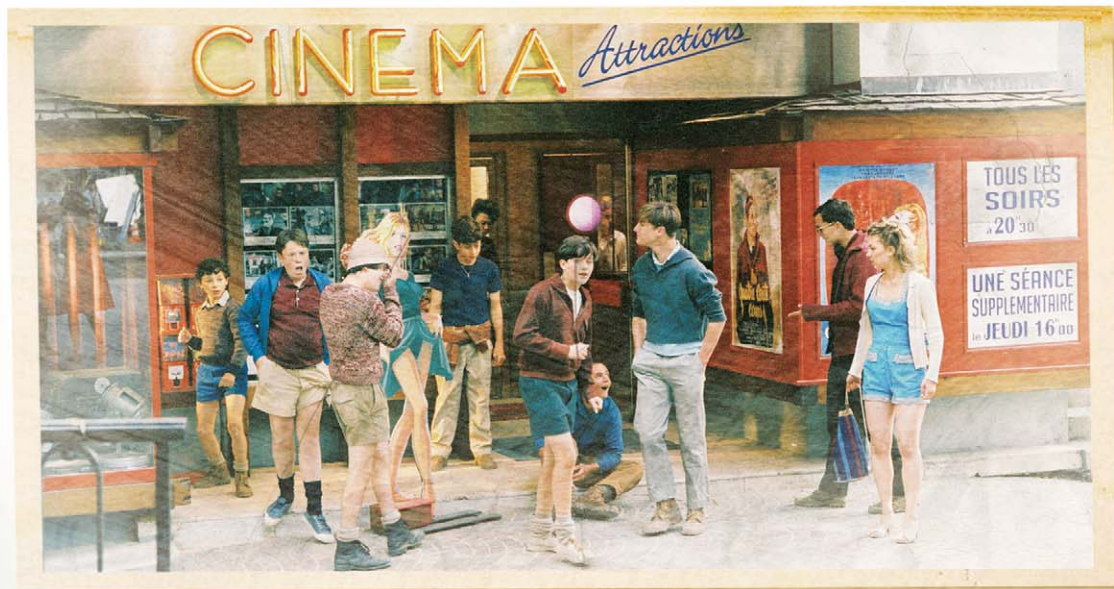
Un de mes partis pris de réalisation était que la caméra reste proche des acteurs grâce au Steadicam.

Nous avons opté pour un format large permettant de mettre en scène la montagne en arrière-plan.

A travers cette ascension, je voulais aussi montrer le passage de l'enfance à l'âge adulte :

cela consiste, par exemple à apprendre à savoir dire non quand on vous donne un ordre absurde.





LE CONTEXTE

Les années 60, la Nouvelle Vague, de Gaulle, Bardot, les *400 Coups* de Truffaut sont évoqués dans le film, ainsi que les prémices de la révolte qui va éclater quelques années plus tard, en 68, période de grande désobéissance... Patrick entretient une correspondance avec une certaine Myriam, inspirée de la relation épistolaire que j'ai depuis cette époque avec Christine, mon amie d'enfance. La guerre d'Algérie nous paraissait lointaine à notre âge. Nos parents pensaient que la Seconde Guerre mondiale était la dernière et qu'on ne ferait plus de service militaire. En 1960, ma conscience politique n'était pas très développée.

A l'époque, on était catholiques, scouts, écoliers turbulents...

La guerre d'Algérie nous paraissait abstraite comme celle d'Indochine, une guerre coloniale... C'est en 1962 que j'ai commencé à avoir un point de vue politique. Un de mes camarades était parti en Algérie, comme enseignant et non pas comme militaire. Il nous écrivait et c'est à partir de cela que j'ai imaginé le frère de Jean-Pierre qui combattait en Algérie. Ce camarade nous racontait que les Algériens se battaient pour une cause légitime, qu'il fallait les comprendre, qu'ils ne voulaient pas être contre la France mais qu'ils désiraient leur indépendance. Moi, j'ai manifesté pour l'Algérie algérienne. J'étais devenu un anti-gaulliste de gauche sans toutefois adhérer à son extrême. Puis cet ami est mort brutalement dans un accident de voiture lors de son retour en France... Ça fait partie des choses que j'ai racontées à Gaïa Guasti et qui ont contribué à nourrir le scénario. Les pièces de monnaie posées sur un rail avant que le train ne les écrase, c'était avec mes camarades de collège...



LA PRÉPARATION

A Pâques, avec les huit comédiens, on a passé une semaine à Avoriaz pour apprendre à se connaître, faire du ski, faire des lectures du scénario. Ça a été très bénéfique. J'ai fait « coacher » les comédiens qui avaient besoin de travailler plus que d'autres, pendant plusieurs mois en amont du tournage. Je pense qu'il y a une réelle homogénéité dans la patrouille, chacun a fini par trouver sa personnalité et sa place. Dans un groupe comme celui-là, c'est un peu comme dans un orchestre, il ne faut pas qu'il y ait de fausse note !



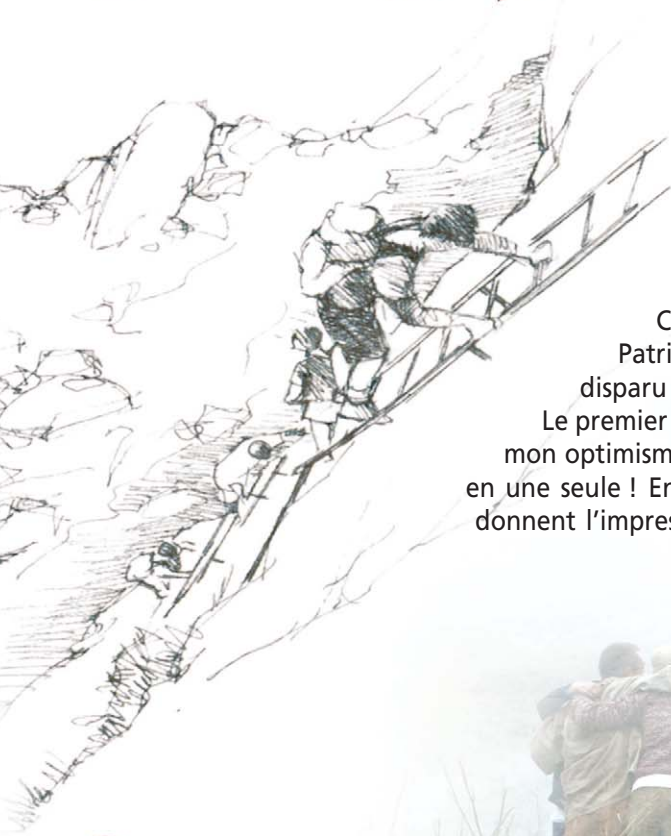
LA MUSIQUE



Ma rencontre avec le compositeur Frédéric Talgorn fut un véritable coup de foudre. J'avais d'abord consulté un conseiller musical, Edouard Dubois, dont le métier est de mettre en relation réalisateurs et compositeurs. J'ai eu la chance de rencontrer Frédéric Talgorn en premier. On s'est séduit immédiatement. Dès la lecture de mon scénario, il avait compris mes intentions. Il m'a expliqué le rôle qu'il comptait donner à la musique, l'émotion qui devait s'en dégager.

Le film se veut drôle et touchant. La musique participe beaucoup à ce mélange. Frédéric Talgorn m'a très vite fait écouter ses compositions ; on a alors décidé d'enregistrer une grande partie de la musique avant le tournage pour pouvoir s'en inspirer. Elle a été enregistrée à Londres, dans les fameux studios Abbey Road, avec les quatre-vingt-dix musiciens du London Philharmonic Orchestra. J'ai été si ému par l'interprétation du thème principal que j'en ai pleuré. C'est à ce moment que j'ai réalisé que le film allait enfin exister.

LE TOURNAGE



Le tournage a été un mélange de bonheur et de souffrance. Les premières semaines ont été très agréables. Je baignais dans une euphorie totale, quel plaisir de retrouver la caméra et une équipe de tournage après vingt-trois ans d'absence ! J'étais comme un poisson dans l'eau, me sentant encore plus à l'aise qu'autrefois. Après avoir dirigé des entreprises, des groupes, des hommes, j'avais sans doute acquis une plus grande maturité. Par ailleurs, j'avais une confiance totale dans l'équipe du film formée avec une très grande attention. J'ai créé avec chacun un lien amical très fort. Ce fut également une histoire magnifique avec chacun des acteurs.

Les repérages ont été longs et complexes. La montagne et ses contraintes météorologiques ont fait que ceux-ci étaient loin d'être terminés avant le début du tournage. On a continué le soir après les prises de vues ; il nous fallait plus de 40 décors différents !

On a choisi de commencer à tourner le 22 Août pour éviter les touristes. De plus, la lumière était plus belle qu'en plein été et la météo meilleure car moins orageuse. 90% du film est tourné en extérieur. On avait donc très peu de possibilités de repli en cas de mauvais temps.

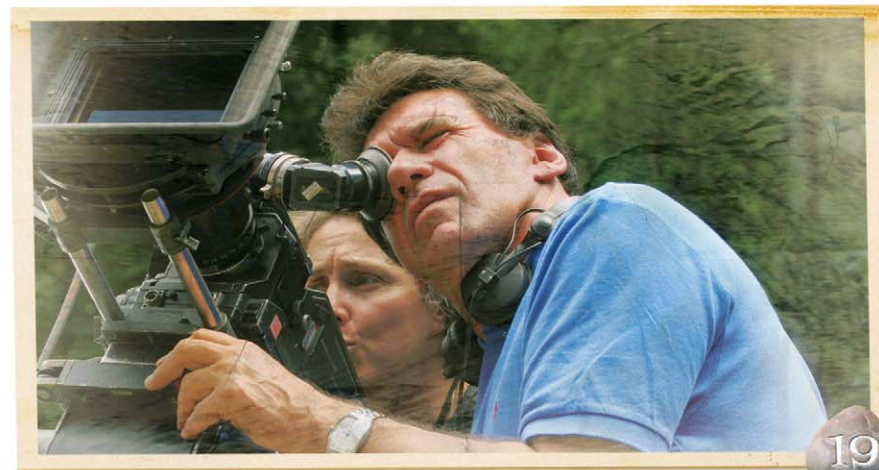
Comme je voulais absolument de grands comédiens pour incarner les rôles adultes : Bernadette Lafont, Rufus, Richard Berry, Patrick Bouchitey, Bernard Haller, j'ai dû bloquer des dates, et comme ils intervenaient généralement en intérieur, nos jours de sécurité ont disparu ! Il a donc fallu jongler avec le temps.

Le premier jour, il a plu toute la journée... Impossible de tourner alors que ça faisait vingt-trois ans que j'attendais ce moment ! Mais cela n'a pas altéré mon optimisme... On a répété toutes les scènes des deux premières journées, sous la pluie et le lendemain il faisait beau : on a tourné les deux journées en une seule ! En octobre, on est rentré dans l'automne et dans le froid. Le matin il faisait quatre, cinq degrés et il fallait malgré tout que les gamins donnent l'impression d'être en plein été. On était sur la brèche de 5 heures du matin jusqu'à minuit. Nous étions basés à Chamonix, mais pour tourner

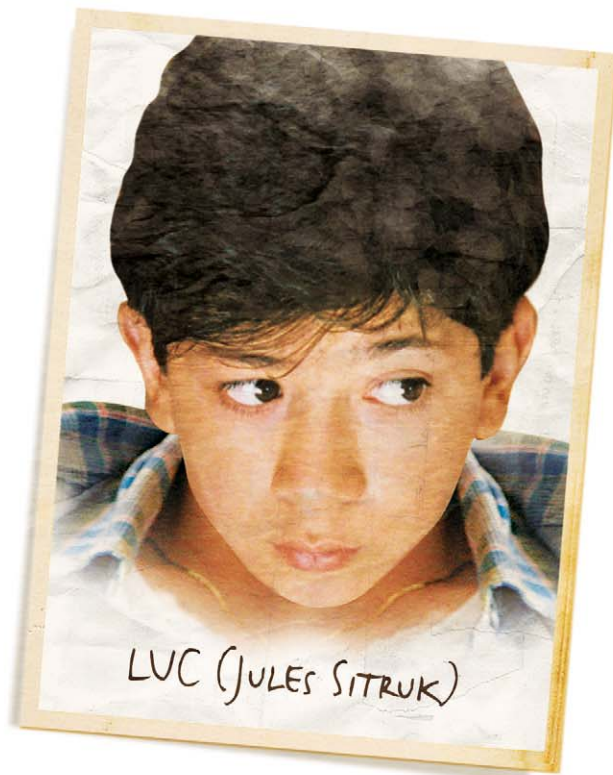


certaines scènes on a dormi en altitude dans un refuge pendant huit jours. Pour construire le décor de la bergerie effondrée qui devait se trouver à 2 200 mètres d'altitude, il a fallu hélicopter tous les matériaux car rien n'existait sur place. Du coup, la ruine a coûté le prix d'une maison de campagne !

Nous étions une quarantaine à vivre là-haut pendant ces huit jours. Ce fut un moment extraordinaire, un tournage humainement épatant. J'ai eu la chance d'être entouré de techniciens exceptionnels. Le cadreur Eric Leroux a, par exemple, joué un rôle important dans la mise en scène car tout a été tourné au Steadicam. Le matin, on mettait en place les scènes du jour, on les répétait, puis on définissait le découpage technique. Ce fut un tournage physiquement éprouvant. Il a duré cinquante jours et nous avons dû faire appel à une deuxième équipe pour les plans d'aigle et d'avion. Il y avait une dizaine de guides de haute montagne qui nous accompagnaient en permanence. On a passé des journées entières de tournage encordés et accrochés à la paroi. Il ne fallait pas oublier que l'on travaillait avec des enfants qui n'avaient pas l'expérience et l'endurance d'acteurs confirmés. On a eu beaucoup de chance, car il n'y a pas eu le moindre accident, ce que j'ai craint en permanence.



LA PATROUILLE



LUC (JULES SITRUK)

LUC, 15 ans, a dû quitter précipitamment son pays natal, l'Algérie, avec sa famille. Introverti, il se réfugie dans la lecture de revues scientifiques, faisant preuve d'une grande érudition pour son jeune âge. Luc est de confession juive et très croyant. Ses camarades, moqueurs, lui prédisent une carrière d'enseignant ou de religieux.

JEAN-FRANÇOIS DAVY :

Parachuté dans une France « étrangère », Luc a du mal à s'intégrer au milieu de cette bande de garçons catholiques, même si certains ont pris de la distance avec leur religion. C'est un garçon meurtri. La guerre, il l'a vraiment vécue, avec les barricades, les bombes, les attentats, les morts. Il a dû fuir son pays. Il est si mûr pour son âge qu'il se fait plus de souci pour son père que pour lui-même. Sa mélancolie transparaît dans son personnage.

CINÉMA : 2002 Monsieur Batignole (Jugnot)
 2003 Moi César, 10 ans 1/2, 1m39 (Berry)
 2004 Vipère au poing (De Broca)
 2006 Les Aiguilles rouges (Davy)

TÉLÉVISION : 1999 L'ange tombé du ciel (Uzan)
 2000 P.J. (épisode « Affaires de famille ») (C. François)
 Sans famille (Verhaeghe)
 2001 Docteur Sylvestre (épisode « Maladie d'amour ») (Roussel)
 Sauveur Giordano (épisode « Femmes en danger ») (Joassin)
 2002 Haute Pierre (Pitoun)



JEAN-PIERRE
(DAMIEN JOUILLEROT)

JEAN-PIERRE, 16 ans, est un garçon torturé et assez agressif. Il est très inquiet pour son frère Adrien, appelé en Algérie. Il suffit de regarder une photo d'Adrien pour se rendre compte que ce jeune homme fragile ne pourra pas tenir longtemps au milieu d'une guerre. Plus jeune, Jean-Pierre est la grande gueule de la famille. Jean-Pierre et son frère partagent une même frustration : ni l'un ni l'autre n'ont jamais embrassé une fille...

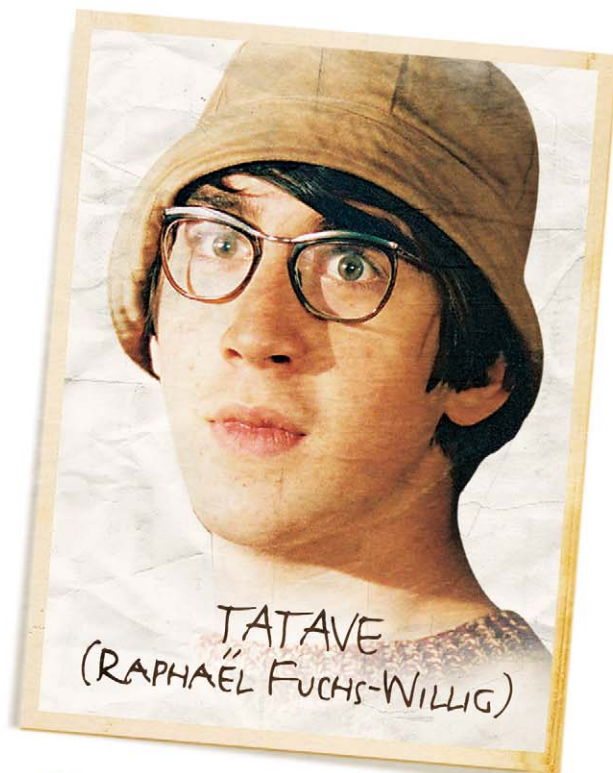
JEAN-FRANÇOIS DAVY :

Elevé par ses grands parents, Jean-Pierre manque beaucoup de confiance en lui. Malgré une très grande violence en surface, il a le cœur sur la main. Il veut faire croire qu'il est dur à cuire et joue à des jeux dangereux. Il s'inflige des souffrances à cause des épreuves que doit vivre son frère. Son souffre-douleur, Tatave, va devenir son meilleur pote.

CINÉMA : 2002 Monsieur Batignole (Jugnot)
 2003 Effroyables jardins (Becker)
 2004 RRRrrrrr !!! (Chabat)
 Malabar Princess (Legrand)
 Les Fautes d'orthographe (Zilbermann)
 2005 Emmenez-moi (Bensimon)
 2006 Les Aiguilles rouges (Davy)

TÉLÉVISION : 2003 Justice pour tous (épisode « Marine ») (Poubel) - Famille d'accueil (épisode « Eddy ») (Janneau)
 Poil de carotte (Bohringer) - P.J. (épisode « Tyrannie ») (Coscas) - L'Affaire Dominici (Boutron)
 2005 Désiré Landru (Boutron)

LA PATROUILLE



TATAVE, 14 ans, a « raté son certif du premier coup ». Il est le souffre-douleur en titre de Jean-Pierre. Un bob à la couleur indéfinissable vissé sur la tête, des incontournables lunettes à double foyer sur le nez, il fait la joie de ses camarades par ses réparties. Bonne pâte et gaffeur, il se laisse charrier, finalement content que l'on s'intéresse à lui d'une manière ou d'une autre. Mais derrière ses airs de rigolo, Tatave cache un passé difficile. Issu d'une famille très modeste, traumatisé par la mort de son père, il a un penchant kleptomane très marqué qui lui a déjà valu un séjour en maison de correction.

JEAN-FRANÇOIS DAVY :

Moi aussi j'ai été un peu mythomane ! C'est ma contribution personnelle au personnage de Tatave. Grâce à son humour et une certaine philosophie, Tatave s'est créé un personnage proche de ce qu'était son père. Ce gamin s'est retrouvé chez les scouts pour régler des problèmes de sociabilité. Les adultes ont pensé que ça lui ferait du bien. Mais, il n'est pas à sa place, ce n'est pas son truc. Lui, contrairement aux autres, n'est pas croyant. Il n'a d'ailleurs pas eu d'éducation religieuse, mais plutôt communiste.

CINÉMA : 2001 Le Petit Poucet (Dahan)
2004 Mensonges et trahisons et plus si affinités (Tirard)
La confiance règne (Chatiliez)
2006 Les Aiguilles rouges (Davy)

TÉLÉVISION : 1999 Dessine-moi un jouet (Baslé)
2000 L'Avocate (épisode « Les Fruits de la haine ») (Sussfeld)



L'ARSOUILLE, 12 ans, la mascotte, a une bouille rigolote avec de grands yeux toujours étonnés. Ingénu, nettement plus petit que les autres, il se fait souvent remballer sans perdre toutefois de sa bonne humeur. Issu d'une famille de la grande bourgeoisie, il cristallise l'envie et l'agressivité de ses camarades moins aisés. Son plus grand bonheur est la naissance à venir d'un petit frère très attendu, sans doute parce qu'enfin il y aura plus petit que lui...

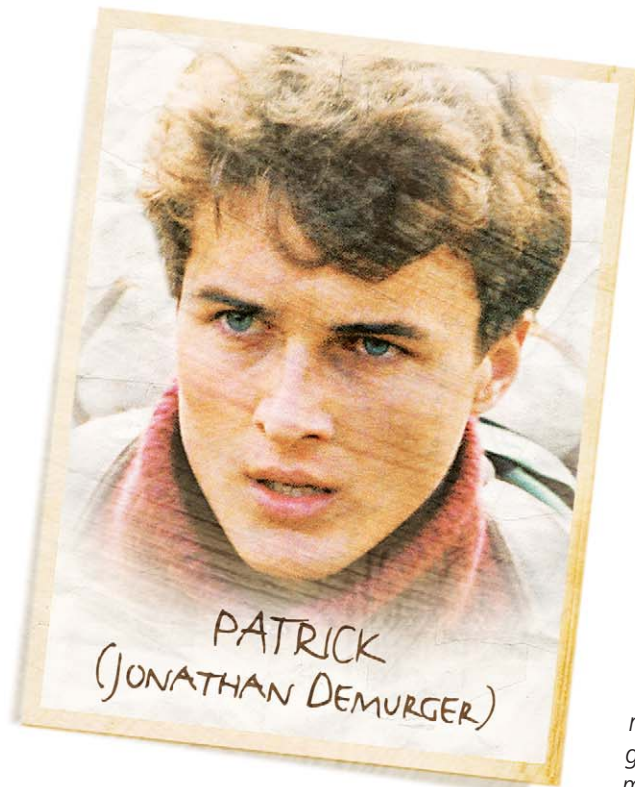
JEAN-FRANÇOIS DAVY :

C'est le plus petit de tous, il est à la limite de l'âge pour entrer chez les scouts. Il est très gamin et naïf, peut-être parce qu'il a été très protégé dans une famille aisée. Pourtant il ne se sent pas aimé. C'est pour cela qu'il dit vouloir un petit frère parce que lui l'aimera sans le juger. Il a envie de grandir, et rêve de devenir chef de patrouille comme Patrick

qui est un peu son modèle. Il a aussi beaucoup de tendresse pour Tatave.

CINÉMA : 2003 Le Bison et sa voisine Dorine (Nanty)
2004 Malabar Princess (Legrand)
2005 Tu vas rire mais je te quitte (Harel)
2006 Essaye-moi (Martin-Laval)
Les Aiguilles rouges (Davy)

TÉLÉVISION : 2004 La Nuit du meurtre (Meynard)
2005 Vous êtes libre ? (Joassin)



PATRICK
(JONATHAN DEMURGER)

PATRICK, 16 ans, le chef de la patrouille des Aigles, semble très mûr pour son âge. Depuis toujours, il fait preuve d'un grand sens des responsabilités. Ses parents comptent sur lui et Patrick a horreur de décevoir. C'est peut-être son air parfois si grave qui séduit les jeunes filles. Mais Patrick est un garçon secret : il n'aime pas parler de son amie Myriam, avec laquelle il correspond assidûment.

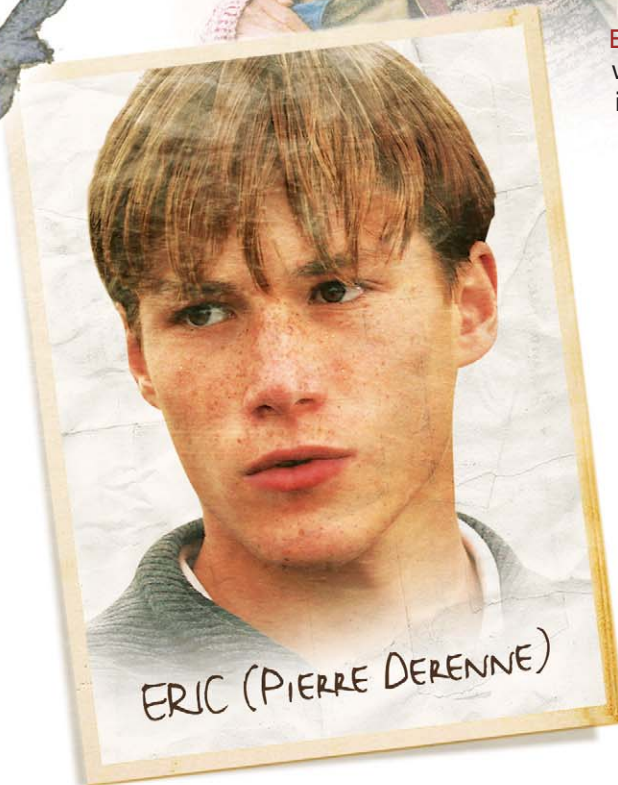
JEAN-FRANÇOIS DAVY :

Patrick est un rêveur qui vit un amour platonique avec Myriam à travers une correspondance nourrie qui durera toute la vie. Je le sais maintenant parce que ça m'est vraiment arrivé. Pour lui, les filles, c'est magique. Patrick, qui a grandi brutalement entre 15 et 16 ans, a quelque chose de sérieux, d'adulte, qui ne correspond pas tout à fait à son mental. Il a le goût des responsabilités mais n'a pas encore la maturité qui lui permettrait de bien les assumer. Il est à la lisière entre adolescence et âge adulte. Chef

de la patrouille, il veut tout faire pour assumer son rôle de leader. C'est comme ça que j'étais à l'époque, assez contradictoire ! D'ailleurs, je me demande si je ne le suis pas toujours un peu... En choisissant le séduisant Jonathan pour interpréter mon rôle, je me suis gâté physiquement !

CINÉMA : 2000 Le Monde de Marty (Bardiau)
2006 Les Aiguilles rouges (Davy)

TÉLÉVISION : 1997 Un printemps de chien (Tasma)



ERIC (PIERRE DERENNE)



ERIC, second de patrouille, a 15 ans. Il est têtue, voire buté. Petit-bourgeois à l'humour glacial, il veut faire oublier ses origines en jouant au mauvais garçon comme Jean-Pierre. Eric souffre d'être invisible aux yeux de sa mère. Il est jaloux de l'aisance de Patrick, et leur amitié vire souvent à la compétition acharnée, parfois à l'affrontement.

JEAN-FRANÇOIS DAVY :

A cause d'un quiproquo, Eric croit que Patrick a dragué Isabelle, la fille dont il est amoureux. En réalité, c'est Isabelle qui a un cœur d'artichaut ! Quand Eric disparaît, elle réalise son attachement pour lui. Eric est jaloux et voudrait bien être le chef ; il croit même à un certain moment de l'aventure qu'il en est plus capable que Patrick.

CINÉMA : 2004 Les Fautes d'orthographe (Zilbermann)
2006 Les Aiguilles rouges (Davy)

THÉÂTRE : « Nuit et Brouillard » (Thiebault)
« La Guerre de Troie n'aura pas lieu » (Giraudoux)
« Antigone » (Anouilh)



BRUNO, 14 ans, petit rondouillard au visage plein de taches de rousseur, passerait volontiers l'essentiel de son temps à dormir, ce qui lui vaut le surnom de Tsé-tsé. Fils de poissonniers, sa hantise est de finir par sentir le poisson 24 heures sur 24, comme ses parents. Il est très proche de Guy, qui lui apprend les expressions argotiques et les secrets des filles. En fait, Guy et Bruno constituent un tandem inséparable : lorsqu'on en voit un, on sait que l'autre n'est pas loin.

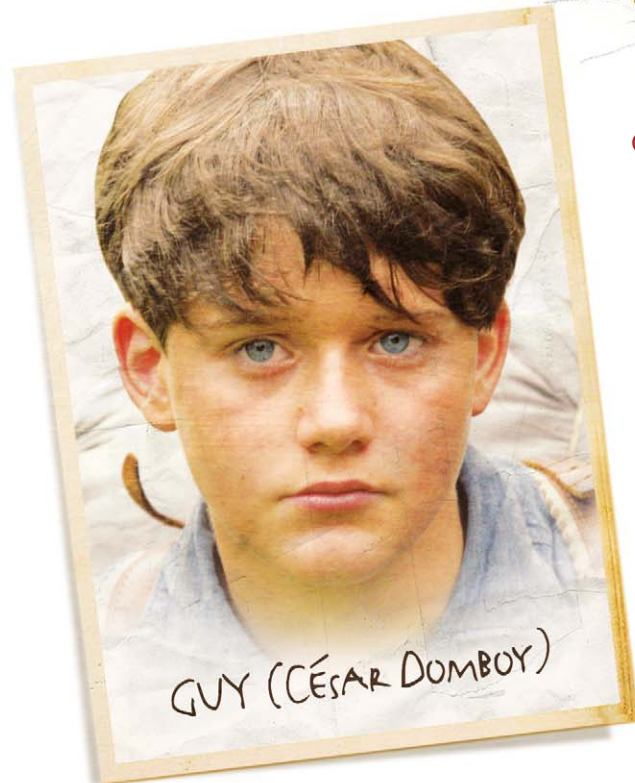
JEAN-FRANÇOIS DAVY :

Bruno est émouvant parce qu'il peut s'endormir partout, même à la patinoire. A une période de ma vie, j'étais comme ça, une vraie marmotte. J'avais un besoin de sommeil énorme ! Ce sont des choses qui arrivent au moment de l'adolescence...

CINÉMA : 2001 Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain (Jeunet)
2006 Les Aiguilles rouges (Davy)

TÉLÉVISION :

1995 Docteur Sylvestre (épisode « Mémoire blanche ») (Berger)
1997 P.J. (Coscas)
1998 Pour mon fils (Watteaux)
2001 Louis Page (épisode « Le Choix de Thomas ») (Lorenzi)
2002 Louis la Brocante (épisode « Louis et les enfants perdus »)
2003 L'Instit (épisode « L'Enfant dans les arbres ») (Sagols)
2004 S.O.S. 18 (épisode « Tête à l'envers ») (Malaterre)
2005 Une famille pas comme les autres (Molinaro)
2006 Le Cri (Baslé)



GUY, 14 ans et demi, défie allègrement l'autorité de son père, pourtant surveillant général à Louis Le Grand. Mais il en faut beaucoup pour troubler le calme de ce garçon gourmand et nonchalant, qui semble à l'aise dans n'importe quelle situation, pourvu qu'il ait du chocolat à dévorer...

JEAN-FRANÇOIS DAVY :

Guy et Bruno existaient tels quels dans la patrouille. Des parents commerçants pour l'un, des parents intellos pour l'autre, il s'est noué une vive amitié entre eux. J'en ai fait des seconds rôles, mais ils ont une vraie place dans le film, contribuant à l'harmonie « chorale » de l'ensemble du groupe.

JEAN-FRANÇOIS DAVY. LE RÉALISATEUR



Passionné de cinéma depuis l'adolescence, Jean-François Davy multiplie les expériences se rattachant au 7^e Art. A l'âge de 15 ans, alors qu'il fréquente déjà les ciné-clubs et qu'il a déjà formé une association de cinéastes amateurs, il réalise un premier film en 8 mm, avec sa patrouille de scouts (*Vernay et l'affaire Vanderghen*). Ce premier film de fiction policière d'une heure lui donnera un goût pour la réalisation qui ne le quittera plus jamais.

Après avoir triplé une classe de première, il finit cependant par obtenir un Bac Philo, au grand soulagement de ses parents qui auraient voulu qu'il fasse l'IDHEC (ex. FEMIS). Mais Jean-François Davy passe tout son temps à réaliser des courts métrages et, à 19 ans, il se lance dans le projet d'un long-métrage en 35 mm. Intitulé *Une mort joyeuse*, ce film ne verra jamais le jour malgré toute l'énergie qu'y a mis son auteur : il avait inventé pour l'occasion un ingénieux principe de production en coopérative, avec des jeunes techniciens et des comédiens qui, non seulement n'étaient pas payés, mais devaient cotiser pour participer au film ! Alors que les choses avaient bien commencé, les premiers jours de tournage sur la côte normande eurent raison du projet, faute de moyens financiers minimum. Dépit, le jeune réalisateur rentre à Paris et entrepasse sous son lit la pellicule non utilisée (huit mille mètres) avec l'espoir de s'y remettre le plus tôt possible...

En 1965, il rencontre alors Luc Moullet, critique aux « Cahiers du cinéma », qui réalise avec de tous petits moyens son premier long-métrage, *Brigitte et Brigitte*. Jean-François Davy apprend, comme assistant, à faire un film avec trois francs six sous. Sur ce plateau, il fait la connaissance d'un comédien, Claude Melki, avec qui il se lie d'amitié. L'acteur décide d'aider Jean-François Davy à se lancer dans un nouveau projet. Agé de 20 ans, il écrit un nouveau scénario, *L'Attentat*, inspiré de ses rêves. Claude Melki embarque alors le jeune homme chez les antiquaires-brocanteurs de Saint-Ouen et du Quartier Charlemagne et organise une souscription, parvenant ainsi à réunir trente mille francs de l'époque. Ces fonds lui permettent finalement de tourner en mai 1966 ce premier long-métrage, avec de jeunes comédiens et techniciens ayant bien voulu travailler pratiquement sans être payés. Le film s'inspire beaucoup de Jean-Luc Godard, qui est alors son maître de cinéma. Une projection est organisée à l'Ecurial, à laquelle Jean-François Davy invite nombre de critiques et de gens du milieu. Mais il ne se retrouve finalement qu'entouré par sa famille, ses copains et... un seul critique, Robert Chazal du quotidien « France Soir ».

Jean-François Davy parvient à organiser d'autres projections, décroche sa première critique dans les « Cahiers du cinéma », puis se met à la recherche d'un distributeur, en vain. Le film reste donc dans sa boîte et n'en ressortira que des décennies plus tard, pour passer sur le câble. Pendant son service national (coopération à Ouagadougou), alors qu'il réalise des films d'éducation destinés aux paysans africains et projetés dans des ciné-bus en brousse, il prépare un film policier intitulé *Traquenards*. C'est ainsi qu'il passe Mai 68... à Ouagadougou. De retour en France, il tourne donc ce deuxième film, un policier en couleurs (*L'Attentat* était en noir et blanc), avec des comédiens comme Hans Meyer, vu dans *Pierrot le Fou*, ou Roland Lesaffre, qui a beaucoup tourné avec Marcel Carné. C'est d'ailleurs cet illustre réalisateur qui

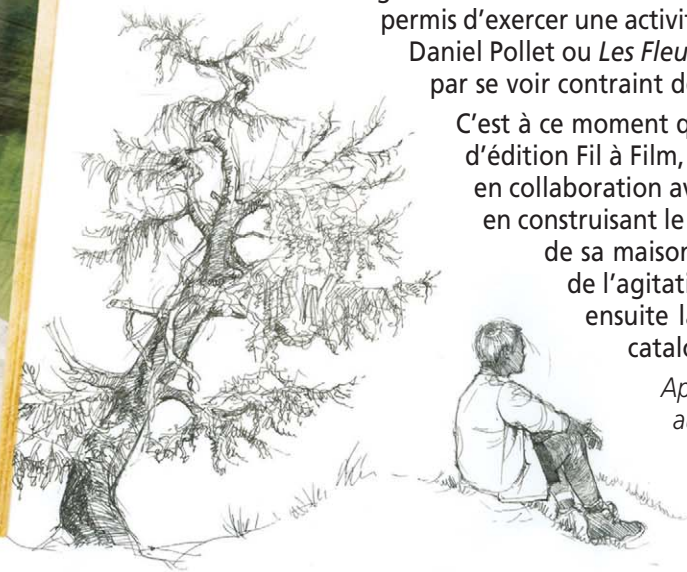


acceptera de devenir conseiller technique pour son film, parrainage nécessaire aux réalisateurs non titulaires de la carte professionnelle. Jean-François Davy tourne ensuite un film fantastique, *Le Seuil du vide*, mais aussi des comédies paillardes : *Bananes mécaniques*, *Prenez la queue comme tout le monde*, *Q...* et aussi *Exhibition*, un film-reportage sur le quotidien professionnel de l'actrice de films X Claudine Beccarie. Sélectionné à Cannes, et aux Festivals de New York, et de Los Angeles, le film fait trois millions et demi d'entrées en France, jusqu'à ce que la loi sur la classification X soit votée ; là sa carrière s'arrête net, n'ayant plus accès au même réseau de diffusion. *Exhibition* sera également le premier film à passer sur Canal Plus le fameux premier samedi du mois. Ce sera le seul film français à avoir été classé Art et Essai, classé X, déclassé Art et Essai, déclassé X et reclassé Art et Essai ! Puis il réalise *Exhibition II*, suivant le même principe que le premier du nom mais avec un tout autre personnage : Sylvia Bourdon.

Viendront d'autres films, dont le documentaire *Prostitution*, ou la comédie *Chaussette surprise* écrite avec Jean-Claude Carrière (au casting éblouissant : Bernadette Lafont, Anna Karina, Michel Galabru, Christine Pascal, Bernard Haller, Rufus, Bernard Le Coq, Claude Piéplu, Agnès Soral, Henri Guybet, Romain Bouteille, Michel Blanc...). En 1982, Jean-François Davy signe *Ça va faire mal*, ultime comédie avec Daniel Ceccaldi, Bernard Menez, Henri Guybet, Hubert Deschamps, Pierre Doris et une jeune débutante, Isabelle Mergault. Il distribue lui-même le film mais le succès n'est pas au rendez-vous. Le succès d'*Exhibition* lui a cependant permis d'exercer une activité de producteur : *La meilleure façon de marcher* de Claude Miller, *L'Acrobate* de Jean-Daniel Pollet ou *Les Fleurs du miel* de Claude Faraldo, *Monsieur Balboss* de Jean Marbeuf... Il finira cependant par se voir contraint de déposer le bilan de sa société de production.

C'est à ce moment qu'il commence à s'intéresser au marché naissant de la vidéo. Il débute avec la société d'édition Fil à Film, chez qui sortiront notamment les collections « *Palme d'or* » et « *Les films de ma vie* » en collaboration avec Claude Berri. Puis, dans les années 80, il devient un industriel important du secteur en construisant le plus grand labo de duplication installé en région parisienne, Vidéo Pouce, à proximité de sa maison de campagne, qu'il avait d'abord acheté pour écrire paisiblement ses scénarios loin de l'agitation parisienne ! L'endroit est depuis devenu un site industriel. Jean-François Davy crée ensuite la société Opening, avec laquelle il ajoutera à sa branche d'édition vidéo riche d'un catalogue de plus de mille titres, la distribution en salles et la production pour le cinéma.

Après une interruption de vingt-trois ans comme réalisateur, Jean-François Davy revient enfin aujourd'hui avec *Les Aiguilles rouges*, la co-production : Jean Marbœuf (Le P'tit Curieux), Crystel Amsalem (Quand les anges s'en mêlent), tandis qu'il prépare déjà d'autres projets parmi lesquels la réalisation de *La Fiancée de papa*, mais aussi la production de *L'Impossible Fidélité des hommes* de Jean-Pierre Ronssin.



The background is a soft, painterly watercolor illustration of a mountain range. The mountains are depicted in various shades of green and blue, with some peaks shrouded in mist or smoke. A single bird, possibly an eagle, is shown in flight on the left side of the frame, its wings spread. The overall style is ethereal and artistic.

SORTIE NATIONALE LE **MERCREDI 10 MAI 2006**